

PROLOGUE

Ce sont des sœurs. Elles ont dix et treize ans. Elles sont seules chez elles. Aucune des deux jeunes filles ne remarque l'homme qui les observe depuis le bois derrière leur maison.

L'aînée, Olivia, est responsable de sa cadette pendant l'absence de leurs parents. Il y a de l'argent pour une pizza sur le plan de travail de la cuisine et une liste de numéros d'urgence aimantée sur le réfrigérateur. Olivia n'y jette même pas un coup d'œil. Blossom Hill House se trouve à Stonemill, petit bourg idyllique au cœur du Somerset, un endroit où les gens se sentent suffisamment en sécurité pour ne pas verrouiller leur porte.

À 18 heures, les filles se chaussent. Bien qu'elle ait reçu l'ordre de se coucher à 21 heures, Olivia a décidé d'autoriser Caitlin à veiller une demi-heure supplémentaire et, alors qu'elle prend la main de sa sœur et sort sous le soleil d'été, les consignes de ses parents, stipulant qu'elles doivent rester à l'intérieur, s'envolent de son esprit tel le duvet des pissenlits.

Les filles referment la porte d'entrée bleu marine à heurtoir de laiton, mais ne la verrouillent pas. Caitlin lève les yeux, regrettant les jolis pétales roses des cerisiers en fleurs qui jonchent leur jardin au printemps. Elles tournent à droite après le portail, puis à gauche sur la route qui mène au magasin de produits de la ferme. Avec l'argent de la pizza, elles achètent des sandwichs : pain épais et croustillant, jambon fumé et fromage au goût puissant. À côté, à la boulangerie,

elles achètent de savoureux brownies au chocolat noir et des bouteilles de limonade glacée. Munies de leur butin, elles s'élancent vers la prairie. Là, parmi les myosotis bleus et les boutons d'or éclatants, elles passent plusieurs heures sur l'herbe chauffée par le soleil. L'été s'étend devant elles, toile vierge attendant d'être peinte, regorgeant d'innombrables possibilités d'aventures.

Olivia tourne son visage vers le ciel et dénoue son épaisse tresse dorée. Elle glisse les doigts dans ses cheveux jusqu'à ce qu'ils cascadenent dans son dos. Caitlin attrape une mèche de ses propres cheveux, brun foncé et, selon elle, ternes en comparaison du glorieux coucher de soleil de ceux de sa sœur. Remarquant l'air désabusé de Caitlin, Olivia lâche :

— Tes cheveux sont hyper brillants ; ils sont roux quand la lumière tombe dessus, Kitty-Cate.

La petite adresse un sourire éclatant à son aînée, acceptant le compliment qu'elle serre fort sur son cœur.

Les filles s'asseyent et fabriquent des bijoux en enchaînant des marguerites. Elles achèvent leur pique-nique réchauffé par le soleil et boivent la dernière limonade. Dans la douce clarté du soir, Olivia fait une roue parfaite à travers la prairie. Elle possède de longs membres bronzés et une symétrie admirable. Elle propose à Caitlin de lui enseigner l'acrobatie. Sa cadette, maladroite et manquant de coordination, redoute d'échouer. Elle ment, feignant une cheville douloureuse, parce qu'elle se sait incapable d'imiter l'aisance d'Olivia. Elle vit tranquillement dans l'ombre de sa sœur. Non pas qu'elle soit moins aimée par leurs parents, car les deux enfants sont chéries avec la même intensité. C'est plutôt qu'Olivia est plus âgée, elle a été la première à parler, à marcher et à faire la roue. Caitlin est toujours un peu en retrait. Elle est heureuse, en sécurité près de son aînée.

Les filles s'allongent sur l'herbe et regardent les nuages blancs comme du lait dans le bleu infini du ciel : elles se

montrent les formes qu'elles voient – un lapin qui saute, un chapeau de sorcière, un chausson de danse. Si elles avaient connaissance des horreurs de cette soirée, ou de la réalité inexplorée du lendemain, elles voudraient arrêter le temps, s'enfouir dans ce chaud après-midi de juillet. Pour l'heure, elles sont jeunes et insouciantes, leur avenir est aussi naturel et sauvage que la prairie qui les entoure. Et bien que ces deux sœurs ne le sachent pas encore, c'est le tout dernier après-midi parfait qu'elles partageront.

Les filles prennent le long chemin du retour, inspirant l'odeur fraîche de l'herbe coupée et écoutant le bruit lointain d'une camionnette de crème glacée. Elles passent devant la maison de Florence. La jeune fille élancée, avec son carré d'un noir d'encre à la parisienne, est assise à la fenêtre de sa chambre, la tête sur les genoux, portant sur la rue un regard apathique. Elle a été collée aujourd'hui, dernier jour d'école, pour avoir trop remonté sa jupe. Olivia est la meilleure amie de Florence, et vice versa. Elles sont les reines de l'école pour filles de Southfield. Elles ont le genre d'amitié facile, sans effort, que Caitlin leur envie. Lorsque Florence remarque que les sœurs Arden s'attardent devant sa porte d'entrée, elle s'illumine et ôte les écouteurs de son lecteur MP3. Elle agite la main à leur intention, mais demeure silencieuse au cas où sa mère rôderait dans les parages. Les sœurs lui répondent de la même façon. Plus tard, la police ne cessera de vouloir faire préciser à Florence à quelle heure exactement elle a vu les deux jeunes filles passer devant chez elle. Sa réponse changera et changera encore, parce qu'elle n'en est pas sûre. Par la suite, et jusqu'à la fin de sa vie, elle se montrera très attentive à l'heure.

Une fois rentrées, les filles se revêtent de pyjamas en coton assortis. Elles s'installent sur le grand canapé devant la télévision, un seau de pop-corn entre elles, sans avoir la moindre conscience de l'inconnu dans leur jardin, qui les observe.

Plus tard, Caitlin monte à l'étage pour aller aux toilettes et s'arrête devant la porte de la chambre de sa sœur. Dans l'ancre d'Olivia, Caitlin remarque un agenda vert sapin sur la coiffeuse. Elle s'en saisit. Au velours doux et à l'abeille dorée brodée sur le devant, elle devine qu'il est coûteux. Rien à voir avec les carnets fragiles de la vieille papeterie de la ville. Caitlin s'apprête à l'ouvrir à la première page lorsque sa sœur apparaît dans l'embrasure de la porte.

Olivia s'arrête et fronce les sourcils en découvrant Caitlin. Elle n'est pas en colère, l'adolescente ne se met jamais en colère. Elle est confiance et compassion. Détermination et sucre. Sans mot dire, elle tend la main, paume vers le haut. Les joues enflammées et la culpabilité tourbillonnant au creux du ventre en même temps que le pique-nique et le pop-corn, Caitlin renonce à l'agenda, mais trouve le courage de demander d'où il vient.

— Ce n'est pas un agenda, c'est un journal intime, corrige Olivia.

Les agendas sont pour les fillettes, alors que les journaux intimes sont l'apanage des jeunes femmes.

— C'est un garçon qui me l'a offert, précise-t-elle en le reposant soigneusement sur sa coiffeuse. Le gars dans le bus.

Cela ne surprend pas Caitlin. De temps en temps, lorsqu'Olivia rentre à pied de l'arrêt de bus après l'école, elle passe chez le fleuriste de Honeysuckle Avenue et achète un petit bouquet pour leur mère. Parfois, parce qu'elle est jolie, on le lui donne gratis. Une leçon que Caitlin a apprise très tôt : les jolies personnes reçoivent souvent de jolies choses. Comme des fleurs. Ou des journaux intimes.

— Il m'a dit de tout écrire, poursuit Olivia.

Caitlin fronce le nez.

— Écrire quoi ?

— Tout.

Elle demande qui est ce garçon.

— Juste un gars, répond Olivia avec un sourire mystérieux. Juste le garçon du bus.

Plus tard, la police cherchera le Garçon du Bus. Et ne le trouvera jamais. Mais elle cherchera.

Dans son lit, déjà appelée par le sommeil, Caitlin souhaite avoir son propre journal intime. Exactement comme celui d'Olivia. Elle n'entend pas le souffle excité de l'homme à la porte-fenêtre déverrouillée du rez-de-chaussée, ni ne sent son eau de toilette lorsqu'il se glisse en silence dans la maison. Elle s'endort.

Plus tard, Caitlin sursaute, arrachée trop brutalement à ses rêves. La nuit est d'un noir profond tout autour. Elle n'est pas certaine de ce qui l'a réveillée. Elle se redresse dans son lit et écoute.

Le silence.

Elle sait que quelque chose ne va pas. Un instinct qu'elle ne s'explique pas, mais aussi réel pour elle que le cœur qui galope à toute allure dans sa poitrine. Lentement, silencieusement, elle se glisse hors de son lit et s'avance sur le parquet. Elle se tient immobile près de sa porte à peine entrouverte. Bien que la chambre soit plongée dans l'obscurité, la lumière de la lune étant occultée par de lourds rideaux, il y a une haute lucarne en vitrail sur le palier, qui éclaire l'espace au-delà de sa chambre d'une étrange lueur argentée.

Elle retient son souffle et écoute. Sous le bruit du sang qui afflue à ses oreilles, elle entend la porte de la chambre de sa sœur s'ouvrir au bout du couloir. Caitlin enroule ses doigts autour de la froide poignée en laiton, mais une autre intuition l'empêche d'ouvrir la porte plus grand. Des pas lourds et réguliers traversent le silence. Ils n'appartiennent pas à sa sœur. Caitlin ne bouge pas. Ne fait pas un bruit. Elle ne cligne pas des yeux lorsque sa sœur entre dans son champ de vision. Puis surgit une silhouette de haute taille aux larges épaules, trop grande et trop épaisse pour ne pas

appartenir à un homme. L'horreur embrase les entrailles de Caitlin. Elle ne voit pas le visage de l'homme, dissimulé sous un masque vénitien au long nez et aux sourcils froncés. Grotesque et surréaliste, comme s'il sortait d'un cirque. C'est seulement lorsqu'il fait avancer Olivia en haut de l'escalier que le couteau pressé sur la gorge de sa sœur est éclairé par la lune.

La peur embrase la poitrine de Caitlin, une flamme menaçant de lécher sa gorge et de sortir par sa bouche en un cri fiévreux. Le couteau disparaît promptement dans son sac à bandoulière noir. L'homme masqué enroule une main gantée autour de la nuque d'Olivia et la fait pivoter légèrement. Elle se retrouve face à la porte de la chambre de Caitlin et lève les yeux. Leurs regards se croisent. Profitant d'un bref moment d'inattention chez l'homme, Olivia lève un doigt tremblant et le presse sur ses lèvres, ordonnant à sa sœur de rester silencieuse. Les mains de Caitlin se portent à sa bouche pour contenir le cri qui a surgi comme de la bile. Avec une crainte sourde, elle regarde l'homme sortir un second masque vénitien du sac et le placer sur le visage d'Olivia. Il est à motifs, vert sapin et or, comme le journal intime. Couteau de nouveau sous la gorge, Olivia est entraînée dans l'escalier. Caitlin a l'impression de voir le soleil couchant disparaître derrière l'horizon. Se fondre dans l'obscurité.

Quelques instants plus tard, elle entend la porte de derrière s'ouvrir puis se refermer. Elle ressent le caractère définitif de ce bruit jusque dans son sang. Elle reste encore un moment debout, se repassant l'image de sa sœur qui presse un doigt sur ses lèvres. Elle ne sait pas combien de temps elle demeure paralysée dans l'embrasement de la porte avant que le charme ne soit enfin rompu et qu'elle ne se replie dans la sécurité anéantie de sa chambre. Sous les couvertures de son lit, elle se recroqueville, tremblant comme un chien abandonné.

Elle est seule.

Elle ne comprend pas vraiment ce qu'est la solitude. Mais cela viendra. Dans les mois et les années à venir, elle n'en fera que trop bien l'expérience.

Leurs parents ne rentrent que quelques heures plus tard. Ils sont joyeux, leur soirée a été un tourbillon de vin rouge, de nourriture copieuse et de conversations agréables. Il est presque 1 heure du matin lorsqu'ils montent l'escalier en titubant pour voir comment se portent leurs filles. Même si la chambre d'Olivia est la plus éloignée, c'est elle que leur mère visite en premier. Elle ne s'inquiète pas de trouver le lit vide, convaincue que ses enfants sont blotties l'une contre l'autre, membres entrelacés, dans la chambre de Caitlin.

Elle vérifie. Ce qu'elle découvre, c'est sa benjamine, et seulement elle, pâle et tremblante. Ce que lui raconte Caitlin – un homme masqué au long nez, un couteau, un journal intime secret et le Garçon du Bus, un soleil couchant et Olivia kidnappée dans la nuit – est confus et bien trop précipité. S'il n'y avait pas le lit vide de son aînée, leur mère n'y croirait pas.

La suite n'est qu'un enchevêtrement de bruits et de lumières artificielles, les policiers qui affluent dans leur maison, où ils s'agitent comme des fourmis. Olivia a disparu. Son journal intime n'est plus là non plus. Leur père promet à Caitlin qu'Olivia va revenir. Que sa mère va cesser de faire ces bruits d'animaux déchirants. Que tout ira bien. Caitlin ne répond pas. Elle se tait, parce qu'elle connaît la vérité, elle la sent dans chaque battement de son cœur, dans chacun de ses souffles, même dans le rouge vif de son sang : sa sœur ne reviendra jamais à la maison.

CAITLIN ARDEN

C'est le dernier jour de l'année scolaire. Les enfants sont partis dans l'allégresse des vacances d'été. Il ne reste plus qu'un seul de mes élèves de CM2. Je jette un coup d'œil à la pendule. Sa mère a quarante minutes de retard. La dame qui supervise le centre de loisirs après l'école s'est déjà plainte que les parents de Natalie en profitent et n'arrivent jamais à l'heure pour récupérer leur fille. Comme le club périscolaire ne fonctionne pas le dernier jour du trimestre, il n'y a plus que Natalie et moi, ainsi que Mlle Jones, dans la classe voisine.

Natalie dessine et ne semble pas du tout perturbée par l'absence de sa mère. Je m'agenouille à côté de la fillette et lui adresse mon plus large sourire : elle n'est pas responsable du retard constant de ses parents.

— En voilà un beau dessin, je commente.

Elle me sourit.

— C'est ma famille à la plage. On va en Grèce cet été.

Sur son dessin, il y a deux grandes silhouettes et deux petites. La plus menue, avec sa jupe rose et ses cheveux roux, est à l'écart, reléguée dans un coin de la page. Je la montre du doigt.

— Qui est-ce ?

— Ma petite sœur, Charlotte, soupire-t-elle en prenant un crayon bleu pour colorier la mer. Elle est vraiment embêtante.

Je fixe l'image, et même si ce n'est qu'un dessin d'enfant, j'éprouve une pointe de tristesse pour le petit personnage tout seul sur le sable. Il est inévitable que des sœurs se chamaillent, surtout à cet âge. Je ne devrais sans doute pas émettre de commentaires, mais les mots sortent d'un endroit mélancolique de ma poitrine.

— Tu sais, je murmure, ce qui l'oblige à interrompre son coloriage pour m'écouter. C'est très important d'être une grande sœur.

Son regard se fait scrutateur.

— Pourquoi ?

— Ta petite sœur t'admire. Elle t'aime énormément.

Je prends une profonde inspiration, en repensant à Olivia.

— Tu es probablement la meilleure amie qu'elle ait jamais eue, j'ajoute.

Son petit nez se plisse, signe qu'elle réfléchit. Elle jette un coup d'œil à son dessin et passe doucement un doigt sur sa sœur triste et solitaire. Lorsqu'elle relève la tête, son visage est illuminé par la curiosité.

— Vous avez une sœur, mademoiselle Fairview ?

Sa question, dans toute l'onctuosité de son innocence, me transperce, et la réponse me reste coincée en travers de la gorge. Ce n'est pas aussi simple que « oui » ou « non ». Ça ne l'a jamais été, depuis le jour où Olivia a été enlevée.

— Désolée, je suis en retard. Désolée !

Je sursaute en entendant ces exclamations et me tourne vers l'endroit d'où est montée cette voix. Une femme traverse la classe à grandes enjambées. Comme Natalie est arrivée à l'école en cours d'année, c'est la première fois que je rencontre sa mère. Elle porte un leggings de yoga Lululemon, ses cheveux roux sont relevés en une courte queue-de-cheval.

— Et le dernier jour de l'année, en plus. Toutes mes excuses !

À mesure qu'elle s'approche, j'ai l'impression de plus en plus nette de l'avoir déjà rencontrée. Je la connais. Mais d'où ?

— J'espère que je ne vous ai pas retenue trop longtemps, fait-elle.

Je me lève.

— Pas du tout, je réponds, même si elle aurait dû récupérer son enfant il y a quarante-cinq minutes.

— Génial !

Elle se tourne vers sa fille qui a jeté son premier dessin et en a entamé un autre sur une feuille blanche.

— Tu as donné à Mlle...

Elle me jette un coup d'œil et m'adresse une grimace qui, je pense, est censée lui tenir lieu d'excuse pour avoir oublié mon nom.

— Fairview, je complète.

— Fairview, répète-t-elle bruyamment, comme si elle criait « bingo » lors d'un gala.

Elle pose sa main sur la tête de sa fille et la passe sur sa longue tresse blond pâle.

— Tu as donné son cadeau à Mlle Fairview ?

Natalie acquiesce, mais ne lève pas les yeux.

— Oui, oui. C'est très joli. Merci, dis-je en repensant à la tasse en grès crème de bon goût et aux chocolats belges.

J'ai des tasses à revendre : à Noël et à la fin de chaque année scolaire, on m'en offre des dizaines, la plupart avec la mention « Meilleure maîtresse du monde » imprimée sur le devant. Je me sens coupable de ne pas pouvoir les garder toutes, mais au moins le magasin caritatif local est bien achalandé.

— De rien, dit-elle en plantant son regard dans le mien, comme si elle essayait de me situer elle aussi. Je m'appelle Laura.

Et l'impression de déjà-vu se précise. Laura était l'une des amies proches d'Olivia à l'école pour filles de Southfield. La dernière fois que je l'ai vue remonte à quinze ans, lors de la veillée organisée pour le premier anniversaire de la disparition d'Olivia. La famille de Laura a déménagé par la suite. Elle est un morceau de notre passé, planté au milieu de mon nouveau présent.

— Ravie de vous avoir rencontrée, dis-je en priant pour quelle ne me reconnaisse pas à son tour.

Elle sourit, le regard interrogateur. Je veux qu'elle quitte ma classe. Aujourd'hui, si près du seizième anniversaire, je ne peux pas supporter de remuer tous ces souvenirs avec une quasi-inconnue pragmatique, qui prétendra que le trou laissé par Olivia dans sa vie a été aussi important que dans la mienne.

— C'est un magnifique petit dessin, dit Laura à sa fille.

Je baisse les yeux, heureuse de cette distraction. Sur le dessin en question, deux fillettes jouent ensemble à la marelle dans un parc.

— C'est toi ? demande Laura à Natalie, en lui montrant la figurine bâton aux cheveux jaunes.

Elle acquiesce.

— Et là, c'est Charlotte, ajoute la petite en attrapant le crayon orange.

Un sourire se dessine sur mon visage, pareil à du miel tout chaud.

Laura sourit également.

— Oh, ma chérie, c'est merveilleux. Quelle belle surprise ! s'exclame-t-elle avant de se tourner vers moi. Les sœurs, vous savez ce que c'est ? Elles se chamaillent en permanence. Chaque fois qu'elles sont méchantes l'une envers l'autre, je me rassure en me répétant que lorsqu'elles seront grandes, elles seront les meilleures amies du monde.

Mon sourire s'efface, submergée que je suis par une vague de nostalgie pour Olivia. Incapable de parler, je

hoche la tête. D'habitude, je parviens très bien à lutter contre la déferlante d'émotions que fait naître le souvenir de ma sœur, mais aujourd'hui, veille de l'anniversaire, je m'effrite comme une pâte, des morceaux de moi s'écaillent au moindre contact.

— Mlle Fairview a dit que c'était très important d'être une grande sœur, parce que je suis la meilleure amie que Charlotte aura jusqu'à la fin du monde, fanfaronne Natalie.

Laura me dévisage. Elle a cessé de caresser les cheveux de sa fille. Parce que maintenant elle me voit. Elle me voit vraiment. Elle a suivi la piste des miettes à travers la forêt d'épines et elle est arrivée à la maison en pain d'épices.

— Caitlin ? murmure-t-elle. Caitlin Arden ?

Génial.

Je pose les yeux sur Natalie. Mais la petite ne nous prête pas attention pour l'instant. De son point de vue, cette conversation est péniblement ennuyeuse, entre des adultes péniblement ennuyeux, bien au-dessus de sa tête. N'empêche, je m'éloigne tout de même et me dirige vers mon bureau, car je ne veux pas que l'enfant prononce ce nom devant d'autres élèves, de peur que cela revienne aux oreilles des parents. Ici, à l'école, je suis Mlle Fairview, institutrice de CM2. Partout ailleurs, je ne peux échapper au fait que je suis Caitlin Arden, sœur de la jeune Arden qui a disparu. Je commence à ranger les cahiers d'exercices en une pile bien ordonnée pour que Laura ne voie pas mes mains trembler.

— Vous êtes Caitlin, n'est-ce pas ? insiste-t-elle.

— Oui.

Elle est médusée.

— Je suis Laura, je savais que vous... tu...

— Je sais.

Silence.

Je dois déployer un immense effort de volonté pour ne pas tourner les talons et ficher le camp de la pièce. Je ne peux pas. Il me faut une raison pour déguerpir. Tout de suite.

— Je suis désolée de ne pas t'avoir reconnue, reprend-elle en m'examinant comme si j'étais un artefact inhabituel dans un musée, quelque chose de fascinant datant d'il y a longtemps. Ton nom... Tu es mariée ?

Elle jette un coup d'œil à ma main gauche. Au solitaire qui n'a jamais semblé m'appartenir. Pas d'alliance.

— Fiancée, je nuance. Fairview est le nom de mon fiancé.

Elle fronce les sourcils, surprise que j'utilise ce nom avant que l'union n'ait été officialisée.

— Bath est une petite ville, j'explique avant de laisser mes mots en suspens.

Elle les attrape. Les soupèse. Comprend que le nom d'Arden est intrinsèquement lié à la disparition de Blossom Hill House.

— Je vois. Je ne dirai rien aux autres parents. Ça ne regarde personne.

Pendant un temps infiniment long, les médias en ont pourtant fait l'affaire de la nation. Ils ont pris l'histoire et se sont régalez de sa carcasse, suçant la viande jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien sur l'os.

— Merci.

Le silence s'installe à nouveau. Tout ce que l'on entend, c'est le crissement du crayon de Natalie sur le papier. Je n'ai vraiment pas envie d'évoquer ma sœur disparue avec une quasi-inconnue, mais j'ignore comment mettre fin à cette conversation sans me montrer impolie. Après tout, c'est mon lieu de travail. Je dois rester professionnelle.

— Tu dessines encore ? me demande Laura.

Sa question me prend au dépourvu. Je ne sais pas pourquoi, mais mon pouls s'accélère.

— Comment tu sais que... ?

— Olivia, elle n'arrêtait pas de nous rabâcher que tu étais douée. Que tu *es* douée, je suppose. Et donc, tu dessines toujours ?

Elle sourit d'un air encourageant.

— Non, je mens.

Son sourire s'efface. Je ne lui facilite pas la tâche. Je suis tout en pointes et en aspérités. J'essaie d'arrondir les angles.

— Mais je te remercie d'avoir posé la question. Cela me touche beaucoup d'entendre qu'Olivia...

Je bégaye sur son nom. Je ne le prononce plus guère à voix haute. Lorsqu'elle a été enlevée, on l'a prononcé mille fois par jour dans notre maison, chuchoté avec toute la dévotion d'une prière. Je déglutis. Puis je souris et je reprends la parole :

— C'est agréable d'apprendre qu'Olivia parlait de moi.

— Oh, oui, tout le temps. Elle...

— Maman ! lance Natalie qui se lève dans un raclement de chaise pour courir vers sa mère en brandissant son dessin au-dessus de sa tête. Fini !

Elle expédie son œuvre à Laura, puis repousse les mèches de son visage.

— Je peux avoir un goûter maintenant, s'il te plaît ?

Elles partent peu après. Laura me donne son numéro en me disant que nous devrions nous revoir. Je souris et j'accepte, même si je n'ai aucune intention de la retrouver en dehors de l'école. Cela semble cruel. C'est peut-être le cas. Mais j'ai trop souvent cherché du réconfort auprès de ceux qui connaissaient Olivia, avec l'espoir de recueillir les morceaux d'elle qu'ils détenaient, pour découvrir que ce n'était qu'une illusion, car personne ne la connaissait mieux que moi. Pas même Florence. C'est moi qui suis le réceptacle des éclats les plus brillants et les plus précieux de la personne qu'était Olivia. Il est vrai qu'avec le temps, ils se sont tachetés et cabossés, mais je les ai toujours. Et puis il y a les questions auxquelles je ne veux pas

répondre. La curiosité morbide à propos de cette nuit-là. De ce que j'ai vu. De ce qui s'est passé. De ce que j'ai fait, ou pas fait, pour empêcher son enlèvement. Je suis entraînée sans relâche dans le passé. Non, je ne reverrai pas Laura. Je sors mon téléphone et efface son numéro. Puis je m'assieds sur mon bureau à l'avant de la classe. Ma mère m'a envoyé un message.

Comment vas-tu, ma chérie ? Tu es déjà rentrée ?
Bisous

Je reçois un de ces messages tous les jours. Elle s'inquiète. Elle s'inquiète en permanence. Convaincue que le destin est assez cruel pour m'emporter moi aussi. Je réponds avant de recevoir l'habituelle et ferme relance de mon père – ce sont les rares occasions où il rompt le silence –, me demandant de répondre immédiatement à ma mère. Je lui dis que tout va bien. Que je reste à l'école pour faire de la paperasse avant de rentrer retrouver Oscar. Je lui tais que j'ai rendez-vous avec Florence en ville pour un cocktail. Que je prendrai le dernier bus pour rentrer. Elle ne ferait que se ronger les sangs, et je ne supporte pas de l'angoisser davantage.

Toujours dans ma salle de classe, je quitte ma tenue de travail pour enfiler la robe rouge à pois que j'ai apportée. Puis je range ma blouse et ma jupe-culotte sous mon bureau. J'ai six semaines de vacances cet été, mais je reviendrai avant pour préparer la rentrée de septembre.

Comme j'ai du temps à tuer avant de partir, je m'assieds à l'un des pupitres et chausse mes sandales blanches à talons. Puis je prends mon téléphone et me connecte à mes réseaux sociaux pour Wanderlust Illustrations. La semaine dernière, j'ai atteint les 41 000 followers. Depuis, mon projet secret en a encore gagné trois cents. J'ai eu de la chance : quelques grands comptes en ligne et des

médias artistiques ont partagé mon travail, à savoir des illustrations dessinées à la main des monuments locaux, accompagnées de collages de tissus vintage. Une touche de passé dans le présent.

Je clique sur mon dernier post – mon tirage le plus vendu : le pont Pulteney à Bath au coucher de soleil. Le ciel est constitué d'un tissu floral jaune moutarde. Sur la photo, mon impression au format A3 est placée devant le pont lui-même, ma main est juste visible dans le coin inférieur droit. Je garde mon identité secrète. Je veux que les gens achètent mes œuvres parce qu'ils les aiment, et non parce que je suis la sœur de la jeune Arden qui a disparu. Celle dont le visage a fait la une des journaux pendant des semaines après son kidnapping. Je fais défiler les commentaires. Ils sont élogieux, voire dithyrambiques. Le bonheur fond en moi comme du beurre sur une tartine chaude.

Oscar connaît Wanderlust. Il est le seul à être au courant. Parfois, j'ai envie de partager ce pan de ma vie avec mes parents. Ils seraient fiers. Je le sais. Mais maman s'inquiéterait aussi. Elle aurait peur que j'abandonne ma carrière d'enseignante pour devenir artiste. Elle ne m'a pas vraiment interdit d'étudier l'art à l'université, mais elle m'a interrogée sur ce que je ferais avec un diplôme comme celui-ci. Je me suis abstenue de répondre : « Je serai heureuse. » Parce que, bien sûr, elle veut que je sois heureuse. Mais, plus que cela, elle veut une carrière sûre, stable et fiable pour la fille qui lui reste. Un sujet d'inquiétude en moins. Et elle s'est littéralement illuminée lorsque j'ai manifesté de l'intérêt pour une licence en littérature anglaise, le diplôme qu'elle-même avait obtenu. Elle a commandé des brochures auprès des universités locales et les a étalées sur la table de la cuisine. Je voulais partir étudier à l'étranger. Voir le monde. Mais je savais qu'elle commencerait à déraper si je m'éloignais. Qu'elle retom-

berait dans la zone sombre et hérissée de pics dont elle a mis des années à s'extirper après l'enlèvement d'Olivia. Je suis donc restée dans le coin, j'ai étudié la littérature anglaise à Bristol et j'ai passé mon diplôme d'enseignement l'année suivante. Je crois qu'Olivia lui avait dit une fois qu'elle aimerait enseigner. Maman ne l'admettrait jamais, pas même en son for intérieur, mais c'est en partie pour cette raison qu'elle m'a encouragée à suivre cette voie. Sur les traces d'Olivia.

Sincèrement, je ne pense pas que ma sœur se serait enchaînée à la banalité du professorat. Bien sûr, elle aimait m'apprendre des choses lorsque nous étions enfants : faire du vélo, la roue, me brosser les cheveux, mais j'imagine que si elle en avait eu l'occasion, elle aurait été plus. Fait plus. Vu plus.

Je jette un dernier coup d'œil à Wanderlust Illustrations et à la communauté que j'ai créée, en regrettant de ne pas être assez courageuse pour poursuivre mon rêve. Ou assez insensible pour me moquer de ce que ma mère si aimante penserait le cas échéant. Puis je me déconnecte du compte, j'appelle un taxi et je pars retrouver celle qui a été la meilleure amie de ma sœur disparue.